LA LUMIÈRE



N° 144 — 27 Octobre 1892. — SOMMAIRE : ETUDES PHILOSOPHIQUES : Le principe formel ou vital est-il unique ou multiple dans le composé humain ? (Zrileus). — LA CHAIR ET L'ESPRIT, enseignement exotérique (Suite) (Fabre des Essarts). — LA COMMÉMORATION DES MORTS (Déchaud). — COMMUNICATIONS : La force par la foi et la réalisation des promesses. — ALPHABET DES ESPRITS. — NOUVELLES ET INFORMATIONS : Les guérisseurs en Belgique. — La fédération nationale. — Le docteur Dariex hanté. — Congrès spirite de Madrid. — Manual de Espiritismo, par Lucie Grange. (Victor Flamen). — INFLUENCE DU MONDE INVISIBLE sur les événements politiques de notre temps et de toujours. (Lucie Grange).

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Le principe formel ou vital est-il unique ou multiple dans le composé humain ?

I

Cette question ne semble pas aussi facile à résoudre qu'on puisse, en l'abordant, déclarer résolument qu'on y apportera une solution certaine. L'âme se distingue-t-elle du principe vital ? Est-elle le seul principe vital du composé humain ? Tous les siècles ont agité cette question. Quelques philosophes y ont apporté de nouvelles lumières, mais on sait que jusqu'ici nous n'avons encore qu'un seul instrument pour guider nos investigations sur l'âme, et c'est l'âme elle-même ; aussi ne faut-il pas s'étonner que tant de divergences se soient rencontrées jusqu'ici dans les appréciations des psychologues.

L'école de Montpellier qui a surtout débattu la question qui nous occupe, a mis au-dessous du buste d'Hippocrate l'inscription suivante : « Hippocrates olim bous, nunc Monspelliensis » Cette école prétendait par là déclarer que non-seulement Hippocrate était le père des doctrines qu'elle défendait, mais encore que, le premier il avait ouvert cette page de la philosophie. Ne contestons pas avec Saumaise un point d'histoire qui, en somme, importe peu à la véracité du sujet. A vrai dire nous n'avons qu'une certitude, c'est que l'opinion d'Hippocrate sur ce point fut très obscure.

L'antiquité s'est inquiétée de savoir si la faculté de penser, de sentir et de se développer n'était chez l'homme qu'un seul et même principe, ou bien une triple force, ou bien encore une force double se partageant en une force intellective et une autre tout à la fois sensitive et végétative.

Cicéron nous apprend de l'opinion de Platon que cet illustre philosophe acceptait l'existence de trois âmes. (2q. Tuscul., lib. I). Il plaçait la première, de la raison, dans la tête comme dans une citadelle, et voulait que les deux autres, l'âme concupisciple et l'âme irascible, lui fussent soumises. Il plaça l'irascible dans la poitrine et la concupiscible dans les entrailles.

De la lecture du Timée, du Phèdre et de la République, il résulte que Platon croyait que les âmes irascibles et concupiscibles formaient le composé de *l'âme mortelle*, le vrai *principe vital* du corps qu'il distinguait de l'âme raisonnable et immortelle, et que le corps s'unit par lui-même avec les âmes irascibles et concupiscibles, et, par celles-ci à l'âme raisonnable

L'opinion d'Aristote fut plus précise. Le philosophe enseigne que l'âme était la cause unique d'où le corps tirait sa vie, et lui accorda

autant de facultés qu'elle a d'opérations vitales Il lui en trouva quatre : la végétation, la sensation, l'intellection et la locomotion. D'où quatre principes dans l'âme : un principe végétatif, sensitif, intellectif et un principe moteur.

Les stoïciens et les néo-platoniciens qui dans la suite défendirent cette idée d'Aristote la corrompirent par leurs principes panthéistes. C'est ainsi qu'ils avancèrent que l'âme humaine était une parcelle du principe actif qui gouvernait l'univers. (1)

Nous avons encore l'opinion de Gallien. Celui-ci prit de Platon sa doctrine du triple principe vital, et d'Aristote celle de la corporéité de l'âme et prétendit que nous avions trois âmes et que toutes trois étaient corporelles.

Les pères de l'Eglise romaine ont vivement et longuement débattu cette question. S'il fallait en croire les dissertations des protestants sur ce sujet, la plupart d'entr'eux auraient été de chauds partisans de la trichotomie, système qui admet, entre l'âme et le corps, la présence d'un troisième sujet, appelé esprit, dans le composé humain. De leur côté, les catholiques romains soutiennent que les Pères furent presque unanimement les défenseurs de la dichotomie, c'est-à-dire ne reconnaissant dans l'homme que l'âme et le corps. Il est vrai que St-Justin, Athénagore, Tertullien et peut-être St-Irénée sont de vrais dichotomistes ; que dans la lutte célèbre soutenue par les Manichéens sur le double principe des choses, Athanase, Grégoire de Nysse, Némésius, Jérôme, Augustin ont pris parti pour le dichotomisme ; que le concile d'Ephèse frappe d'anathème tous ceux qui admettent deux âmes dans l'homme. Mais pouvons-nous douter un instant que Clément d'Alexandrie et Origène n'aient soutenu, sinon fondé, la doctrine trichotomiste. Clément d'Alexandrie attribua deux âmes à l'homme : une âme raisonnable et une âme corporelle. Origène est encore plus affirmatif. A la vérité, les pères ont pour la plupart été trichotomistes dans leurs débuts. L'influence du dogme chrétien les a rendu peu à peu dichotomistes, et pour avoir changé d'opinion en s'appuyant sur une sentence de concile, ils n'en ont pas pour cela jeté une plus grande lumière rationnelle sur la question.

(1) Platon, Porphyre, Jamblique ont accepté que l'âme humaine était la même que *l'âme universelle*.

L'école fut l'héritière des doctrines patrologiques. Elle n'apporta peut-être pas au monde une idée nouvelle, mais elle précisa et réunit en système la pensée monumentale que lui laissait l'histoire. Le plus grand nombre des scholastiques défendirent l'unité du principe vital. Quelques-uns cependant attaquèrent cette théorie, uniquement peut-être parce que d'autres la défendait. Guillaume Ockam admit deux âmes dans l'homme ; il aurait certainement défendu l'opinion contraire si Thomas-d'Aquin ne se fut point déjà déclaré contre cette opinion. Et pendant que deux conciles, Vienne et Latran, approuvaient l'unité du principe vital, les théologiens d'Oxford, réunis sous l'autorité de l'archevêque de Cantorbery, le condamnait.

Descartes réveille cette controverse tandis que Cardan, Bacon et Gassendi attaquaient vigoureusement les conclusions de l'Ecole.

Malgré le peu d'importance que l'on doit attacher à la psychologie de Descartes, il importe cependant de résumer ici ses théories ; son nom ayant dans l'histoire de la philosophie une place, peut-être discutable, mais que de nombreux services rendus au progrès intellectuel ont su lui conserver, en imposant à ses adversaires le respect que méritent ses talents.

Pour Descartes, l'homme n'a qu'une âme, mais cette âme n'est point le principe vital du corps : « On ne peut attribuer à l'âme, dit-il, que ce dont elle a conscience; parce que comme toute l'essence de l'âme consiste dans la pensée et que le propre de la substance pensante est de se replier sur elle-même par la réflexion, elle doit avoir conscience de toutes ses manières d'être ; or l'âme n'a pas conscience de toutes les modifications qui s'accomplissent dans le corps ; donc elle n'est pas le principe par lequel le corps vit et opère. Les corps ne seraient donc animés, d'après lui, qu'aux seules lois de la mécanique et du mouvement.

Harvey, Boerheave, Silvius, Hoffmann, Borelli ont suivi Descartes, les uns s'appuyant sur les principes de la physique, les autres sur ceux de la chimie. Cudworth et Leibnitz les combattirent, et le médecin Stahl présenta la théorie de l'unité du principe vital avec tant de force que ce point de la philosophie

prit un instant son nom, et s'appela le stahlianisme.

Des arguments employés par Stahl, voici celui qu'il mit le plus souvent en avant : Puisque les âmes végétatives et sensitives, ou bien *l'archée*, (le médiateur), et les autres médiateurs que l'on place dans l'homme, en outre de l'esprit et du corps, sont privés de connaissance, il est certain qu'ils ne peuvent ni diriger les mouvements du corps, ni produire quoi que ce soit, qui ne puisse être fait par la matière. Par conséquent l'âme intellectuelle doit être elle-même le principe d'où émane dans l'homme, toutes les opérations végétatives, sensitives et locomotrices; il est nécessaire qu'elle forme elle-même son corps.

Stahl poussa très loin ses conclusions, et, pour soutenir que l'âme, non-seulement connaît les opérations qu'elle produit dans le corps, mais les organes eux-mêmes et leurs liens de relation, il lui fallut admettre dans la suite une double faculté intellectuelle dans l'âme. L'une par laquelle elle acquiert la connaissance instinctive; et l'autre qui lui permet d'arriver à la connaissance réflexe : peut-être n'est-ce là qu'une vérité qui a su se faire jour à travers une erreur.

Le XVIIe siècle fut cartésien. Au siècle suivant on parla beaucoup de *l'homme double*, et il fut de mode de disserter sur la lutte continuelle et ardente qui existe dans l'homme entre ses appétits sensuels et sa raison. Cette dénomination *d'homme double* est de Plutarque ressuscitée par Buffon. Cette trichotomie oratoire argumentait en disant que puisque les sens et la raison se trouvaient toujours en lutte, ils ne pouvaient avoir un principe commun, ni appartenir au même sujet : aucune chose ne saurait être opposée à elle-même.

Au début de notre siècle la controverse fut ranimée par l'école de Montpellier. Elle occupa la philosophie, la théologie et les facultés de médecine. Montpellier avait été d'abord au XVIIIe siècle stahlianiste. Peu à peu elle s'en fit l'adversaire, jusqu'au jour où Barthez, qui n'était peut-être que l'écho de Bordeu, put lui donner un nouveau corps de doctrine et lui permettre de se retrancher derrière des arguments précis.

Barthez proclama l'existence d'un principe vital et soutint que ce principe qui présidait aux phénomènes du corps humain, devait se distinguer soit de l'âme raisonnable, soit des lois mécaniques de l'organisme, soit de ses forces chimiques. Ce principe ne se divisait pas en autant d'opérations vitales, il était unique. — Outre l'âme qui est le principe de toutes nos pensées, disait-il, il faut reconnaître dans l'homme un principe vital, c'est-à-dire un principe de tous les phénomènes que présente le corps. Ce principe était-il inhérent au corps ou en était-il distinct. Barthez pensa que cette dernière supposition était la plus probable. Ses disciples plus hardis que le maître, la regardèrent comme indiscutable.

Dès lors, sur cette question, la philosophie et la médecine se trouvent partagées en deux écoles : *l'animisme* et le *vitalisme*.

Les animistes soutiennent que l'âme raisonnable est le principe de la vie : — c'est l'école d'Aristote et de Stahl. Les vitalistes sont ceux qui distinguent le principe vital de l'âme raisonnable. Ils ont pour chef Barthez, ont été défendus par l'école de Montpellier, particulièrement par Lordat. Maine de Biran et Jouffroy ont été de cet avis. Le premier faisait consister la personnalité humaine dans la liberté seule, et n'attribuait à l'âme que les seules opérations dont elle est la cause volontaire et libre. Il enleva donc à l'âme les opérations végétatives, locomotrices et même sensitives. Jouffroy laisse à l'âme les opérations sensitives et rend indépendante la faculté végétative. Il en donne pour raison que les opérations propres à l'âme sont celles dont elle est la cause libre et dont elle a conscience. — L'école spiritualiste française a partagé longtemps cette opinion.

Parmi les défenseurs de l'animisme en France, nous trouvons Tissot, Bonillier, Charles, Franck, Ravaisson, de Rémusat, Bayol, Récamier. L'Allemagne donna aussi son contingent d'admirateurs à Stahl. Le panthéisme semble aujourd'hui l'avoir revêtu de ses livrées. Schelling et Hégel en posant l'hypothèse d'une âme universelle, un principe vital unique, ont imprimé au stahlianisme un nouveau courant. Günther fonda de son côté une nouvelle théorie du vitalisme et admit deux principes dans l'homme, l'un spirituel qu'il nomma *esprit*, l'autre, animal qu'il appela *nature*. La nature ou corps humain, est, disait-il, cette même matière qui d'abord simplement tangible dans les minéraux, acquiert ensuite dans la bête la faculté

de sentir et d'imaginer et qui s'unit dans l'homme au principe spirituel. De l'union de l'esprit et de la nature il en résulte la conscience ou *le moi*. Günther, condamné par Pie IX, abdiqua ses théories. Il aurait mieux valu peut-être les parfaire. Elles étaient assez fondées pour jeter un doute sur cette question et forcer l'intelligence à s'éclairer à de nouvelles lumières.

Les catholiques ont aussi joué leur rôle dans cette lutte. Plusieurs même, tout en confinant leur talent dans la spéculation y ont trouvé l'occasion de produire, au grand jour, les facultés oratoires les plus brillantes. Le P. Ventura et le jésuite Liberatore furent du nombre, et beaucoup de physiologistes italiens se distinguèrent également par de savantes défenses de l'anthropologie scholastique.

Depuis, un certain nombre de physiologistes français se séparant de l'animisme de Stahl et se cherchant une place entre le système mécanique de Descartes et le vitalisme de Barthez, ont fondé un système qui a reçu le nom d'Organicisme ou de solidisme. Reconnaissant que ni les lois physiques, ni les forces chimiques ne peuvent donner une explication satisfaisante des phénomènes de la vie, et, persuadés d'un autre côté que l'âme ne peut être la cause d'un phénomène, ils ont admis certaines propriétés dans chacun des *organes* du corps qu'ils regardent comme autant de principes de la vie.

Leur système a reçu le nom d'*organicisme* parce qu'il fait défendre les opérations vitales d'une force inhérente aux organes ; et *solidisme* parce qu'il rattache cette force aux parties *solides* du corps.

Ajoutons qu'en dehors de ces trois écoles : le vitalisme, l'animisme et l'organicisme, le système mécanique de Descartes a conservé quelques partisans sous le nom d'*iatromécanisme* ou d'iatrochimisme. Mais leur importance est si minime qu'on a presque le droit de les oublier. Il nous semble du moins qu'on ne saurait accorder une place sérieuse à leur système, qu'à la condition d'en recevoir la preuve que les lois mécaniques et les forces chimiques combinées peuvent produire des opérations vitales qui leur sont de beaucoup supérieures.

Nous ne nous proposons donc d'examiner dans cette discussion que les trois écoles citées plus haut, de les discuter ou de les défendre, selon les convictions que l'ensemble des doctrines spiritualistes a su nous apporter.

(*A suivre*). ZRILEUS.

L'ESPRIT ET LA CHAIR

Enseignement exotérique

– SUITE –

Le double courant continue depuis Jésus à inonder la Judœo-Chrétienté, sans que la fusion ait encore pu se faire. Témoin de ce navrant dualisme, Rome oscille incessamment entre les deux orientations, canonisant tour à tour Benoît Labre et François de Sales, ceux qui mutilent la chair et ceux qui l'endorment sur un mol oreiller, et approuvant du même geste le dominicain qui veut être bel homme pour prêcher la parole de Dieu et le trappiste qui s'émacie et s'atrophie pour lui plaire. Il existe des ordres féminins où l'on porte six mois la même chemise : très bien, dit Rome. Il en est d'autres où l'on se baigne chaque jour, où l'on se pare avec une pieuse volupté, comme dans l'attente du divin époux : parfait, affirme Rome ! C'est d'habile politique peut-être ; c'est de la conciliation, je le veux bien, mais le penseur souhaite autre chose. En philosophie comme en religion, foin de l'éclectisme et du système de bascule !

Il faudra bien quelque jour aboutir à une orientation fixe. Il est opportun de savoir si l'on se damne en n'exécrant pas la chair, si c'est Epicure ou Diogène qui a raison, si définitivement ont doit chanter avec la Sergine du poëte Amanieux :

L'objet éternel du culte
N'est pas dans les cieux ;
Thaïs l'offre, non occulte,
Dans ses beaux grands yeux.
Puisque ta couche est vacante,
Va, poursuis-la donc ;

Prends en Thrace une bacchante
Et sois Cupidon !
Car, malgré l'Eglise infâme,
L'idéal divin,
C'est la femme, puis la femme,
Le vin, puis le vin (1) !

ou se déchirer la poitrine en râlant des *miserere*, ou bien, enfin, si le salut n'est pas plutôt dans l'abrogation de ce poignant dualisme et dans le solennel hyménée de la Chair-Reine et l'Esprit-Roi !

BETH.

Cette flagrante contradiction qui existe entre les divers interprètes de l'idée évangélique semble se retrouver du reste dans le fonds même de la doctrine catholique officielle. Le catéchisme n'enseigne-t-il pas que le corps n'est qu'un peu de boue, que ce n'est qu'une loque sordide, et d'autre part que ce corps ressuscitera glorieux ?

Si cet enseignement doit être pris au pied de la lettre, le *Credo quia absurdum* des Pères de l'Eglise est la seule formule possible de la foi en face de ce dogme à double face.

S'il n'en est pas ainsi, si un sens logique est abscons sous le voile exotérique des textes sacrés, nous pouvons nous entendre. La question est de savoir si l'Eglise nous veut suivre dans l'interprétation que nous allons donner.

Dans cette œuvre d'art merveilleuse, qui s'appelle le corps humain, comme dans toute réalisation esthétique, il y a deux choses essentiellement distinctes à considérer : la Matière et le Forme. La Matière, agrégat plus ou moins grossier de molécules, chose périssable, corruptible, modifiable à l'infini ; la Forme réalité immortelle, essence indestructible, immuable, partie de l'être non moins vivante que l'Ame, dont elle est en fait le lumineux vêtement. C'est le périsprit des spirites.

Il est indispensable de bien saisir la différence profonde qui distingue la Forme de la Matière. Un exemple emprunté à l'art sculptural y va pourvoir. Supposez la Vénus de Milo en tout autre matière qu'en pur paros, en stuc par exemple, en plâtre, en simple glaise. Sans doute elle en sera moins éblouissante à notre œil mortel, trop imprégné de matérialité; mais au point de vue du Beau absolu, en sera-t-elle un moins admirable chef-d'œuvre ? Pour peu qu'on y veuille refléchir, on sent nettement la Forme se dégager de la Matière; son concept se manifeste à notre entendement, en dehors et à l'exclusion de tout support matériel La Forme, c'est la Substance idéalisée et par conséquent immortalisée, car l'idée ne meurt point !

Que la Forme humaine, compagne inséparable de l'Ame, doive se dépouiller de sa gangue physique pour entrer, glorifiée et couronnée, en possession des joies célestes, nous l'affirmons hautement. Voilà la vraie résurrection. Il n'en est point d'autre. Mais considérer le corps comme une misérable guenille, une horreur macérable et déchirable à merci, quelle folie !

Pour en revenir à notre comparaison de la Statue, que diriez-vous de l'insensé, qui mettrait en pièces une œuvre d'art, sous le prétexte fantaisiste qne cette œuvre est en plâtre au lieu d'être en marbre ? Cette matière si grossière qu'elle puisse être *in se*, n'est-elle pas en quelque sorte sanctifiée par la Forme divine dont elle dessine les contours ?

Le puissant esthète et noble voyant, qui s'appela Charles Cros, voulant prouver un jour jusqu'où pouvait aller cette sanctification de la Matière par la Forme, composa d'exquises statues avec une substance savamment travaillée par lui, dont il ne fit pas tout d'abord connaître l'origine. Chacun admira le génie de l'artiste. Savez-vous ce qu était cette substance ? Ce qu'il y a de plus vil ici-bas; des déjections excrémentielles. Je dois ajouter que la matière était absolument transformée et méconnaissable, ayant perdu tout caractère répugnant. Mais enfin c'était cela !

Faisons de notre corps ce que fit Charles Cros de cette chose immonde. Déjà sanctifié par la Forme sacrée qu'il reproduit, que par nos soins il en devienne de plus en plus digne. Lavons-le, purifions-le, baignons-le de parfums, transformons-le. Il est le secréteur de répulsives viscosités, d'infectes humeurs : il enferme en lui un cloaque. Assainissons-le par une hygiène normale et raffinée. Notre nourriture est tout entière à modifier. Les maladies de plus en plus nombreuses qui nous affligent sont là pour le prouver. Les végéta-

(1) Le *Drame Terrestre*, par Marc Amanieux, librairie Paul Ollendorff.

riens, qui aujourd'hui font école, sont peut-être dans la voie que nous prêchons. Un jour viendra, — et ceci n'est pas un rêve de poète, — où le corps humain purifié de toutes ses immondices, ne répandra plus autour de lui que d'aromales senteurs et n'aura plus qu'une chair pétrie de lys et de roses.

Il est vrai que nous sommes encore bien loin de cet idéal. Nous lisions ces jours derniers une épouvantable statistique. A Paris, cette capitale du genre humain, où l'on se pique cependant de pratiquer, entre autres vertus, la propreté, il paraît que dans la période de quarante-deux ans qui vient de s'écouler, on a pris, en moyenne *un bain tous les deux ans!* C'est horrible, n'est-ce pas ? Qu'on s'étonne après cela de toutes les gangrènes morales et physiques qui nous rongent ! *Mens squalida in corpore squalido !*

C'est le legs du vieil ascétisme des Pères, qui se transmet fidèlement de génération en génération depuis dix-huit siècles. Nous savons par les Mémoires, cette menue monnaie de l'Histoire, la seule du moins qu'on ne prenne point la peine de falsifier, nous savons avec quels soins jaloux la plupart des Bourbons, ces très-chrétiens monarques s'attachèrent à ériger la saleté en principe d'Etat. Henri IV ne se vantait-il pas d'avoir les pieds fumants et le gousset fin ? Louis XIV ne professait-il pas une horreur invincible pour les bains ? Et Louis XV, donc ? Cette hâtive putréfaction de son cadavre qui éloigna du Palais les plus dévoués de ses serviteurs, n'était-elle pas la conséquence de sa double malpropreté corporelle et morale ?

La Révolution en promenant sa pelle et son balai dans les caveaux de Saint-Denis, exerça sans doute une profanation douloureuse aux âmes tendres, mais elle légua au monde futur un symbole de courageux assainissement et de retour hardi aux sublimes délicatesses de l'antique Hellade. Hors d'ici toutes ces pourritures royales, ce François I[er] passé à l'état de bouillie noirâtre ! (1). Dans la chaux vive, au feu toutes ces chairs hideuses ! .. Et bientôt sur les ruines du tombeau nous érigerons les bûchers funèbres, d'où le cadavre s'élance métamorphosé en subtile vapeur, en fumée légère que l'air emporte et que la Forme éternelle, des hauteurs de l'Au-delà, contemple en souriant !

Si elle eût pu continuer son œuvre de grande niveleuse, elle eût fait renaître la Grèce tout entière parmi nous, avec ses bains, ses fêtes parfumées, son culte auguste de la Beauté. Mais Bonaparte était là, qui souffla sur son rêve !

(*A suivre*).

Le frère Fabre des Essarts, épopte.

LA COMMÉMORATION DES MORTS

Le 1[er] novembre, les catholiques fêtent l'apothéose des Esprits heureux, sous le nom de Saints. Le 2, ils fêtent, dans ce qu'ils appellent les Morts, tous les Esprits qui ont quitté leur enveloppe terrestre : Chacun se rémémore ses proches et ceux qui lui sont chers.

Le commencement de novembre qui est l'époque transitoire entre l'automne et l'hiver convient pour ceux qui regardent la mort comme une éternelle séparation. L'automne nuageux avec son ciel gris semble, en effet voilée d'un crêpe. Une brise parfois piquante et froide, des pluies et même de la neige dans certaines régions, donnent le frisson aux malades et aux indigents qui voient arriver avec tristesse la cruelle saison des frimas. Le soleil qui se montre de loin en loin, semble avare de ses rayons bienfaisants

Dans les cimetières, ce tableau est encore assombri par l'aspect des ornements lugubres. Des cyprès qui paraissent inspirer la tristesse et la douleur, sont cependant l'emblème de la vie droite et méritoire, de la mort paisible et de l'âme calme et sereine. Ils semblent chanter la douce mélodie de la nature. Cet arbre qui ombrage les dépouilles de nos chers disparus, ne doit donc pas réveiller des sentiments de tristesse, puisqu'il est l'emblème de l'immortalité, de la force et de l'éternelle jeunesse de l'âme.

La rentrée dans le monde invisible doit être considérée plutôt avec résignation et espoir, dans la pensée que nos chers disparus doivent

(1) Lisez Chateaubriand, violation des tombeaux de Saint-Denis.

toujours être les bien-aimés du passé et du présent. Nous devons rester unis à eux de cœur et de sentiments.

Quelles que soient les pratiques des divers peuples, le souvenir entretenu des invisibles, affirme péremptoirement que la mort n'existe pas, puisque l'âme dégagée du corps rentre dans une éternelle jeunesse et que son souvenir s'impose à ceux qu'elle a laissés sur la terre.

La mort, c'est la vie : les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalité.

Si notre corps, que le temps détruit, et dont la poussière qui se disperse au vent des siècles se détruit aussi, l'âme retourne dans la patrie commune. La terre, gardienne de la dépouille mortelle, n'est donc que la dépositaire du corps. L'homme qui envisage sa destinée dans toute sa réalité ne s'attache pas à la terre.

Le monde est un vaisseau pompeux et flottant sur des mers orageuses. Il faut donc s'armer de courage et de vaillance pour traverser cet océan et pour éviter d'être submergé par les vagues et les flots tumultueux du monde perfide et trompeur.

Quelles que soient les phases de la vie, les années n'instruisent pas toujours assez l'homme, pour lui apprendre à éviter les écueils qui sont les ombres du soir de la vie, lesquelles semblent s'allonger à mesure que le soleil de notre destinée s'abaisse.

La vie est trop flattée et la mort trop calomniée. Le sage qui sait user de l'une ne redoute pas l'autre, la mort n'est réellement effrayante que pour ceux dont la vie n'a produit que le vice et le trouble dans les esprits. L'homme vicieux, loin de trouver dans la mort le berceau enchanté de la lumière est plongé dans d'épaisses ténèbres, tandis que pour l'homme vertueux, pendant que la nature verse des pleurs, le monde des esprits le reçoit couronné de lauriers.

La nature ne saurait anéantir la vie de l'être qui est une manifestation partielle de la vie universelle.

Dans la pensée et la conviction que la vie terrestre est une espèce de rideau, qui nous cache le monde universel notre véritable patrie, et que la mort est une renaissance, la crainte de la mort diminue et finit par s'anéantir.

Pourquoi pleurer nos chers disparus. Pourquoi pleurer sur des tombes de nos proches et de ceux qui nous sont chers ? Pourquoi aussi envier ces monuments pompeux où se lisent des titres de gloire et d'orgueil qui passent comme l'ombre ? En pensant à ceux qui nous ont précédés dans la tombe, rappelons-nous aussi que tout passe : les grandeurs et l'opulence comme la misère et la douleur.

Un ange aux ailes d'azur a déployé son manteau d'espérance et d'immortalité sur le monde terrestre. Soyons fidèles et attentifs à ses inspirations qui révèlent les plus suaves espérances sous l'œil de Dieu; car il est des heures où les ténèbres replient leurs voiles devant les splendeurs de l'aube matinale ou soleil qui éclaire l'humanité terrestre de sa douce lumière.

Il y a quelque chose en nous qui chante les grandeurs infinies, et dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que les détails de la prosaïque vie se transforment et que les mélodies idéales arrivent jusqu'à nos oreilles.

Envisageons la vie dans toute sa réalité ; restons unis au monde invisible avec lequel nous sommes solidaires.

Tout en allant visiter les cimetières, ne perdons jamais de vue que les morts sont les invisibles et non les absents ! DÉCHAUD.

COMMUNICATIONS

La force par la foi et la réalisation des promesses.

« Bienheureux ceux qui sont tristes, car ils seront consolés. »

27 septembre 1892.

Douteriez-vous de la promesse de Dieu, travailleurs qui fécondez la terre de vos sueurs, et souvent de vos larmes?

Celui qui ne périt point dans la fosse aux lions vous dit ces mots pour que rien ne vous rebute et que vous espériez tout...

Souvenez-vous qu'à l'état d'esprit vous avez fait des promesses sérieuses et que le moment vient de les réaliser.

Les bienfaits spirituels ont été répandus dans vos cœurs pour vous donner la force du travail matériel. La foi vous a fait ce que vous

êtes et vous ne pouvez devoir votre triomphe qu'aux actions de foi. Quelles que soient les épreuves, obeissez. C'est pour votre bien.

Le mois qui vient de s'écouler a donné ce qu'il avait promis, en cela que les biens se sont accrus chez quelques-uns, de manière à mûrir rapidement les œuvres de Dieu dans le monde.

Ayez de la droiture et de la confiance en face du monde des Esprits, comme vous devez en avoir en face du monde des hommes.

Ce temps vous apporte des réalisations importantes sur tous les plans de vie tant au matériel qu'au spirituel. Celui qui a semé va récolter.

Retenez en vos esprits ces paroles que je vous apporte au nom d'Emmanuel triomphant.

Si je montre à votre pensée l'image de la fosse aux lions, c'est pour vous faire comprendre combien la force magnétique est souveraine pour triompher des plus grands ennemis et être victorieux dans les luttes. La victoire est à vous, si vous avez volonté, force, persévérance et courage.

Mes amis en Jésus, Emmanuel triomphant, je vous annonce des victoires obtenues par un travail opiniâtre qui détruira les ennemis en vous et hors de vous.

Que Dieu vous bénisse !

Les richesses doivent servir au bien.

27 septembre 1888.

Il ne faut pas demander les biens de la Terre pour les œuvres de la Terre ; il faut apporter un grand désintéressement de pensées aux prières faites dans le but de les obtenir.

Mes amis, si aujourd'hui nous vous avons montré de l'or (1) comme promesse d'avenir, c'est dans un double sens. Dieu favorisera les cœurs soumis à Sa Volonté qui ont pour devise : Dévouement. Mais si le Ciel vous envoie des biens matériels, il faut que ces biens matériels retournent aux Cieux en œuvres spirituelles.

Nous avons mis des signes de fortune en vue du médium qui nous a consacré sa vie, c'est que Dieu attend de son cœur des œuvres de dévouement qui ne peuvent se faire qu'avec des biens. Heureux les cœurs qui prendront place dans le grand Cœur ! Ils recevront aide et protection. Tout réussira par les mains généreuses et pures.

Que ce signe matériel et si petit en face des grandeurs de la vie spirituelle, serve à élever vos âmes plus haut que jamais dans le Cœur de Dieu où se trouve le souverain bien.

Dieu montre sa grande bonté à ceux qui l'aiment et qui ont su souffrir ; il apporte l'appui aux délaissés et la consolation à tous les malheureux. Dans le partage des biens célestes, il n'y a point de déshérités ; mais il n'existe qu'un seul moyen pour obtenir des bienfaits, c'est d'*aimer* et de *croire*, d'être fidèle et dévoué.

Lorsque pendant des années, le cœur fidèle a gémi sous le poids des épreuves, alors il a compris la vanité des biens matériels en eux-mêmes ; c'est ainsi qu'il ne les veut plus que pour servir Dieu.

Amis qui avez tous souffert plus ou moins, réjouissez-vous d'avoir passé par des épreuves, surtout si vous avez su en triompher en ne perdant jamais l'espérance et la foi. Les trésors de Dieu sont cachés comme des perles dans les larmes. Je parle ici à des milliers d'âmes unies dans la communauté de la souffrance. Oh ! Ce cri, ce cri unanime de douleur en cette heure de communion d'amour, nous fait tressaillir tous.

Dans les régions spirituelles, nous répétons ce cri ; nous supplions Dieu qu'il nous permette d'aller chercher tout ce que les âmes infortunées demandent pour les combler : « O mon Dieu, rafraîchissez les cœurs souffrants et donnez-nous la joie d'offrir à pleines mains des trésors à ceux qui ont toujours voulu le bien et qui l'ont toujours fait sans défaillance.»

Od.

Nous venons de publier ici deux communications se complétant, quoique dictées à un grand intervalle l'une de l'autre. Elles nous enseignent que fortune et bonheur sont dans le Cœur de Dieu. Que les dévoués, les généreux, les bons, seuls méritent les faveurs terrestres des biens matériels au nom de ce Cœur. Il n'y a pas de procédés magiques, de mots, de gestes à employer pour se rendre la fortune favorable. Ceux qui apportent à cela

(1) Le médium avait vu une vraie pluie d'or autour de lui.

des pratiques superstitieuses de sorcellerie sont des dupeurs ou des dupés. La vraie fortune s'achète cher par mille sacrifices moraux sur soi-même et à l'avantage d'autrui. La fortune est bonne et utile seulement dans les œuvres du bien. Si l'on demande à Dieu des biens célestes, Dieu peut envoyer les biens terrestres afin que ceux-ci servent à répandre ceux-là. Le plus infime des enfants des hommes est déjà un puissant s'il a le cœur généreux et dévoué jusqu'au martyre ; dans ses mains le vil métal deviendrait une chose sainte, triplant la puissance de son cœur. Que Dieu exauce les vœux de tous les amis de la *Lumière !* HAB.

ALPHABET DES ESPRITS

Enseignement par un journal profane.

Des lecteurs du *Petit Méridional* me demandent à quelle force il faut attribuer les phénomènes dont je vous ai parlé dans ma précédente causerie, les coups frappés par les tables et aussi dans les tables, aux cloisons ou aux parquets. Résultent-ils d'une force matérielle, inconsciente, ou au contraire d'une cause intelligente, douée de volonté ?

Il ne m'appartient pas de prendre parti entre les diverses théories qui ont été émises, et je préfère laisser à mes correspondants la liberté de choisir entre les explications d'écoles foncièrement opposées.

Les matérialistes ne voient dans ces faits que des mouvements de la matière agissant sous l'influence du cerveau même de l'opérateur, soit qu'il agisse volontairement, soit qu'il n'ait pas lui-même conscience de l'action qu'il exerce.

A ce système, les spirites opposent des manifestations qui sembleraient exclure toute autre hypothèse que celle de l'intervention d'êtres intelligents, et ils en donnent pour preuve les conversations qu'ils ont pu établir avec leurs mystérieux correspondants d'un autre monde, au moyen d'un alphabet convenu ; cela, sans préjudice des arguments bien plus probants que l'on peut tirer des communications par la parole, par l'écriture, et, par dessus tout, des manifestations matérielles, que, dans leur langage, on nomme des matérialisations.

Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai aux coups frappés suivant un alphabet, et ma tâche m'est singulièrement facilitée par une lettre que je viens de recevoir et que je puis vous transcrire à votre usage sans aucune indiscrétion.

Je passe sur le préambule qui n'aurait pour vous, mes chers lecteurs aucun intérêt, et je vais directement au récit :

« Vers la fin de juillet 1889, à l'occasion de l'exposition universelle, j'étais venu à Paris et j'étais descendu chez un de mes amis dont la famille était absolument étrangère à toutes les questions de tables tournantes, d'esprits frappeurs, et d'apparitions des êtres de l'au-delà. Une forte teinte de philosophie matérialiste, puis-je ajouter, était le fond de la croyance professée par le chef de cette famille et tous les siens. C'était, vous le voyez, un terrain admirablement préparé.

« Un soir, nous étions rentrés assez tard de l'exposition, et nous étions réunis au salon, mon ami, sa femme, sa fille ainée âgée de dix-huit ans, et moi.

« Le fils, un garçon de quatorze ans, nous avait quitté pour aller se coucher dans une chambre voisine ; tout à coup, nous le vîmes apparaître tout effaré, pâle, avec les signes de la frayeur la plus manifeste.

« Je ne sais ce qui se passe, nous dit-il ; mais *on* frappe des coups à mon lit. — C'était un lit de fer. — Allons donc, lui dit son père, c'est toi qui en te remuant fais frapper le sommier contre le fer du lit. — Mais non ! ce sont des coups réguliers, au chevet, et le sommier n'y peut être pour rien. — Tu ne sais ce que tu dis. Retourne te coucher.

« L'enfant revenait un moment après : « Le bruit continue, » nous dit-il.

« Après nous être un peu moqués de lui, vaincus par son insistance, nous le suivîmes dans sa chambre : il se plaça sur son lit et nous perçumes distinctement les coups dont il avait parlé. Il se releva, je me mis à mon tour sur le lit et essayait d'agiter le sommier, mais je n'obtins absolument rien.

« Pendant ce temps, l'enfant passait dans une autre chambre, s'approchait du lit de sa

petite sœur et les bruits s'y reproduisaient. Nous le fîmes successivement aller dans toutes les pièces de l'appartement, et partout des coups retentissaient dans les meubles dont il s'approchait, quoiqu'il n'y touchât pas.

Mes hôtes ne savaient à quoi s'en tenir. Je n'étais guère plus avancé qu'eux ; cependant, comme j'avais assisté, en spectateur d'ailleurs assez incrédule, à des séances spirites, j'essayai ce que j'avais vu faire en ces circonstances. Je m'adressai aux auteurs des coups : « Si vous êtes des esprits, leur dis-je, voulez-vous nous répondre par un coup, pour dire oui, par deux pour dire non. » Aussitôt un coup violent ébranla la cloison.

« — Voulez-vous vous nommer ? — Oui.

« Je prononçai une à une les lettres de l'alphabet ; à la lettre G., un coup fut frappé. Je recommençai ; un autre coup répondit à la lettre R. Je repris mon alphabet, et n'obtins plus rien.

« Sont-ce des initiales ? demandai-je alors ? — Oui. — Est-ce vous, George Rouia ? — Oui.

« C'était le nom d'un ami du médium qui venait de se révéler. Cet ami était mort depuis six mois. Vinrent ensuite d'autres questions dont je vous fais grâce, d'autres personnes qui vinrent à leur tour se nommer, et enfin l'établissement d'un moyen de communication plus rapide qui nous fut indiqué par l'un de ces interlocuteurs invisibles.

« L'esprit (?) frappait lui-même les coups, et nous n'avions qu'à épeler rapidement l'alphabet pour reconnaître la lettre à laquelle il s'arrêtait. »

Mon correspondant continue par des détails qui n'auraient pour vous que peu d'intérêt, car ils n'ajoutent rien de nouveau à la première partie de sa narration, Ce qu'il ne remarque pas, peut-être parce qu'il l'ignore, c'est que le procédé que lui ont indiqué les esprits (?) est précisément celui qui est presque toujours en usage dans les réunions spirites.

N'y a-t-il pas là une curieuse coïncidence, et propre à corroborer l'opinion de ceux qui admettent la conscience et l'intelligence des auteurs de ces coups ?

En toute autre hypothèse, ne paraîtrait-il pas étrange que ces spectateurs entièrement ignorants des phénomènes de cette nature aient été mis sur la voie de la communication généralement adoptée ? Il est hardi de prendre un parti, mais il est peut-être plus audacieux de nier *à priori*, et la négation devient bien plus difficile encore quand on se trouve en présence de faits autrement inexplicables, que mon correspondant a vus, produits par le même médium, et d'autres dont j'ai été le spectateur.

(*Petit Méridional.*)

NOUVELLES

Les guérisseurs en Belgique. — La fédération nationale. — Le docteur Dariex hanté. — Congrès spirite de Madrid. — Manual de Espiritismo, par Lucie Grange.

Les groupes belges sont bien certainement les plus intéressants d'entre les groupes, en ce qu'ils sont principalement composés de gens du peuple, des mineurs pour la plupart. Et c'est un bien grand contraste, par ce temps d'anarchie ou de socialisme enclérícalisé, que de considérer de près l'œuvre de la libre-pensée spiritualiste spirite planant avec les ailes du progrès et le rameau de la paix, sur tout cela Le bassin de Charleroi est plein de spirites, ce que l'Eglise regarde d'un mauvais œil, les médecins aussi. La médiumité dominante dans ce pays, c'est la médiumité guérissante.

A Farciennes notamment, où se trouve un des plus forts centres, il s'y opère de vrais prodiges. Notre correspondant M. Quinaux J.-B., nous écrit qu'il n'est pas rare de voir triompher des plus fortes hémorragies en peu de temps. Des personnes abandonnées des médecins et se trouvant affligées depuis trois ou quatre ans de douleurs, de contorsions des membres, de pertes de sang ou de suppressions se sont trouvées guéries en cinq ou six semaines par le magnétisme spirituel.

La Fédération spirite nationale, réunie, 4, rue d'Or, à Bruxelles, comportait l'Ordre du jour suivant : Division en sections de la Belgique spirite pour la nomination de conférenciers ; nomination des conférenciers.

Le comité exécutif, dans sa réunion du 15 mai, a émis des propositions sérieuses :

Etablir cinq sections, savoir : Bruxelles, Liège, Verviers, Charleroi et le Borinage. Définir les attributions des conférenciers.

La Fédération de la région de Liège, dans sa réunion du 26 juin dernier, a décidé la création d'un journal hebdomadaire, lequel aura pour titre : *Le Flambeau*.

Le docteur Dariex hanté. — Est-ce le docteur Dariex qui est hanté ? Est-ce son cabinet ? Le docteur hante-t-il son cabinet par l'effet de sa pensée ? ! Le cabinet est-il au contraire possédé d'un esprit malin, désireux de *déhanter* le docte cerveau qui voit bien et comprend toujours mal ? L'avenir nous l'apprendra.

En attendant, l'étonnant et étonné docteur veut bien nous raconter dans la « Revue des sciences psychiques » qu'il dirige, ce qui lui est arrivé de curieux et d'inexpliqué vers la fin de l'année 1888 :

Une servante bretonne à son service entendit au-dessous de la chambre où elle couchait, c'est-à-dire, dans le cabinet du docteur, des coups, bruits de pas, etc. Le fait se renouvela diverses fois, toujours le vendredi entre 3 h. 1/2 et 4 h. du matin. M. Dariex observa les faits et en provoqua de nouveaux. Les coups lui semblant être produits par l'*esprit de bois*, il désira mieux, par exemple : le renversement d'une chaise. Il en pencha une de manière à en faciliter la chute au moindre choc. La chaise fut réfractaire à ce désir qui semblait être un ordre. Le 12 janvier. après quelques jours d'insuccès, il remit la chaise en équilibre. Le lundi 21 janvier, M. Dariex trouve sa porte barricadée par une chaise renversée librement et toute entière d'elle-même.

Le 23 janvier, M. Dariex met toutes les ouvertures sous scellés, sans que personne le sache. Malgré cette précaution contre toute supercherie étrangère, *une chaise se trouvait renversée* le lendemain matin. Le 24 janvier, mêmes précautions, *deux chaises renversées*.

Plusieurs confrères se réunirent pour une grande consultation. L'étude des phénomènes se fit sérieusement par MM. Barbillion, de la Faculté de Paris, Bessombe, employé des ponts et chaussées, docteur Ménéault, de la Faculté de Paris, Morin, pharmacien de 1re classe.

Pendant dix jours, ces messieurs prirent des mesures rigoureuses contre toute fraude possible. Les volets furent fermés, les fenêtres clouées et les espagnolettes scellées. Les serrures furent emprisonnées par des bandes d'étoffes et scellées. Le Dr Barbillion emportait une clef, M. Morin plaçait des cachets de cire à son nom et gardait le cachet d'empreinte dans sa poche. *La forme et la disposition des cachets étaient notés avec soin.* Le rapport signé par ces messieurs atteste les plus minutieuses précautions ; et enfin leurs signatures étaient précédées de l'énoncé des résultats :

« Les deux premiers jours, *néant*.

« Le troisième, *deux chaises renversées*.

« Les quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième et neuvième jours, *néant*.

« Le dixième jour, *deux chaises renversées*.

Congrès spirite de Madrid. — Mous avons reçu avis de ce Congrès pour 1892. Les séances dureront quatre jours. Les travaux seront admis en diverses langues.

Président : D. Braulio A. Mendoza.

Secrétaire : D. Eduardo E. Garcia.

Ayant reçu trop tard cet avis, nous ne pourrons que rendre compte en résumé des questions qui y seront traitées.

Pour nos lecteurs espagnols et d'une certaine partie de l'Amérique, nous terminons le présent article par une annonce en espagnol, recommandant chaleureusement la propagande.

MANUAL DE ESPIRITISMO

POR

MAD^me LUCIE GRANGE

Traducido ai espanol por el Dr. H. Girgois y D. Luis Vidal.

Folleto que tiene gran aceptacion en Francia. habiéndose agotado rápidamente las dos primeras ediciones que se publicaron, y en la actualidad se vende en aquella naciòn la 3.a de 5.000 ejemplares.

Precio de la ediciòn espanola, 35 céntimos de peseta ejemplar, y para nuestros subscriptores y corresponsales, á 25 céntimos. Los pedidos deben dirigirse al director de La Irradiaciòn.

Puisse la bonne nouvelle spirite rapprocher les frères de toutes les nations et leur faire parler un seul langage d'amour fraternel !

Victor Flamen.

INFLUENCE DU MONDE INVISIBLE

Sur les événements politiques de notre temps et de toujours.

Aujourd'hui que tout est à la Russie, il est sans doute opportun de faire connaître que la famille impériale s'occupe de spiritisme. Les journaux spéciaux, la *Lumière* pénètrent à la Cour où l'on ne se cache point d'être des croyants. Les médiums y sont consultés. Par les communications des Invisibles et les inspirations de source supérieure, le czar s'est laissé guider plus d'une fois et n'a eu qu'à se louer des bons résultats obtenus dans des circonstances graves.

M. de Bodisco, chambellan de l'Empereur, a publié, on s'en souvient, un livre remarquable « Traits de lumière », où il a courageusement confessé sa foi et raconté les merveilleux phénomènes dont il a été l'objet. Cet exemple venu de haut, nous prouve que les Esprits actifs aux manifestations n'ont pas seulement pour but de nous instruire, mais aussi et surtout d'établir la fraternité, l'union, la concorde, la paix, le bonheur entre les nations, à la faveur de l'unique et radieuse Vérité.

Il en est de même en Angleterre qu'en Russie. L'honorable lord Lytton, ambassadeur à Paris, décédé il n'y a pas longtemps, était un convaincu. L'aristocratie anglaise, mieux que l'aristocratie française, comprend la nécessité qu'il y a de s'occuper de la vie d'outre-tombe et des questions scientifiques qui ont surgi à profusion en ces quelques dernières années. La reine Victoria réunit en volumes les belles communications reçues de son époux disparu du monde terrestre, mais toujours occupé des intérêts politiques sérieux de sa chère nation. La reine lui doit des conseils inappréciables qui ont inspiré ses décisions souveraines.

Sous le règne de Guillaume Ier et sous celui de Frédéric surtout, le spiritisme était en faveur. Guillaume se disait en communication avec les génies tutélaires de sa patrie. « The Word's advance Thought », écrivait dans un de ses numéros que la pratique du 27 était adoptée à la cour d'Allemagne. Nous la croyons adoptée partout ou à peu près et avons des raisons personnelles sérieuses de le croire ; ce qui nous fait espérer que le jour est proche pour la fraternisation universelle et la cessation de la guerre.

Seule, la pratique du 27 qui est la grande prière des cœurs fera l'harmonie des peuples.

Qu'est-ce que la pratique du 27 ?

Nous voudrions le dire à l'intention des nouveaux abonnés, et aussi des profanes curieux qui liront ces pages, mais ce serait fastidieux pour le plus grand nombre qui depuis longtemps est informé. Nous nous bornerons ici, à donner un conseil bien simple, celui d'acheter le livre de la *Communion universelle*, par Hab.

On n'a qu'à envoyer la modique somme de 2 fr. à l'Administration de la « Lumière, » au nom de Mme Lucie Grange, boulevard Montmorency, 97, Paris-Auteuil pour le recevoir de suite. Cet élégant et très utile petit volume renferme le plus grand secret de la vie et le dévoilement du plus beau mystère d'amour. Un numéro spécimen de notre revue, qui en est à la fin de sa onzième année d'existence, accompagnera le livre.

Cette digression nécessaire est inspirée par un grand désir de répandre consolation et bonheur, ainsi que par le devoir de donner une large publicité à la vérité scientifique spirito-humaine apportée par les anges de Dieu.

Le 27 octobre, jour où nous livrons ces lignes au vent de la dite publicité, est notre grand anniversaire de fondation. Qu'à cette occasion les Esprits de Lumière soient propices aux croyants et à ceux qui veulent le devenir, et que nos vœux soient exaucés ! (*A suivre.*)

Le Gérant, A. CHARLE.